CRITIQUE, opéra. SAINT-ÉTIENNE, Grand-Théâtre Massenet, le 2 mai 2023. GOUNOD : La Nonne sanglante. Paul-Emmanuel Thomas / Julien Ostini.

Après la production mémorable donnée à l'Opéra-Comique en 2018, **le Grand-Théâtre Massenet** affiche cette rareté de jeunesse de Gounod. Un casting haut en couleur pour une mise en scène adaptée chez les Inuits, cohérente mais qui n'a pas totalement convaincu.
Sur scène un immense rocher de glace pivotant qui, à la lumière réapparue, révèle les deux factions rivales dans un combat au ralenti, tandis que des cintres tombe une neige couleur sang qui au fil de l'opéra se fera plus dense au point de recouvrir le sol. Les lumières efficaces de Simon Trottet plongent la scène plutôt austère dans une atmosphère de glace, tour à tour bleu, rouge et mordoré, qui accentuent la dimension mystique de l'ouvrage.

La Nonne sanglante à Saint-Etienne
Fantômette chez les Inuits



Les costumes splendides du metteur en scène, avec force peaux de bêtes, fourrures et vestes à frange, transportent l'action dans une contrée inuit, loin du Moyen-Âge gothique inspiré par un épisode du Moine de Lewis. On y voit ensuite deux arches richement sculptées, dont les formes anthropomorphes font écho aux gigantesques statues qui évoquent celles de l'île de Pâques ou de Papouasie, jadis chantée par Pierre Loti, et qui semblent suggérer la dimension « sanglante » des rites ancestraux. De cette intrigue moyenâgeuse, Julien Ostini avoue avoir voulu faire une lecture « féministe et écologique », où le froid polaire de ces contrées nordiques illustre la rigidité immuable du patriarcat dominant.
Habitué des lieux et de ce répertoire (il sera à Marseille la saison prochaine dans l'Africaine de Meyerbeer), **Florian Laconi** campe un Rodolphe magistral, aux aigus limpides, sonores et bien projetés (paradoxalement moins à l'aise dans le registre médian) ; rôle très lourd qu'il défend brillamment et que magnifie une présence scénique du meilleur effet.

Le rôle-titre, passionnant sur le plan dramatique, revient à **Marie Gautrot**, mezzo de caractère, au timbre d'airain et aux graves ardents, qui électrifie l'assistance lors de son arrivée spectrale, visage blanc, robe blanche maculée de sang. Agnès est incarnée par **Erminie Blondel**, soprano dramatique, très convaincante et par sa voix, tour à tour veloutée, expressive, affligée, au gré de la gamme des affects qu'elle explore tout au long de l'opéra, et par son jeu, parfaitement en phase avec le caractère inquiétant du personnage.

Dans le rôle secondaire du page Arthur, **Jeanne Crousod**, habituée des lieux (elle était une excellente Ophélie dans Hamlet de Thomas), déploie un timbre juvénile, plein de candeur et de spontanéité, aux aigus bien maîtrisés (notamment dans l'air « Un page de ma sorte »), qualités que l'on retrouve chez l'Anna fruitée et alliciante de **Charlotte Bonnet**. Rare baryton incarnant la noblesse du chant français, **Jérôme Boutiller** campe un comte Luddorf avec toujours la même aisance et une impeccable diction qui rend inutiles les sous-titres.
Les autres rôles masculins sont remarquablement défendus : la basse profonde aux graves abyssaux de **Thomas Dear** (Pierre l'Hermite), l'éclatant et rafraichissant ténor **Raphaël Jardin** (Fritz), le valeureux baryton-basse **Luc Bertin-Hugault** (baron Moldaw). **Corentin Backes** (Arnold), **Bardassar Ohanian** (Norberg) et **Aurélien Reymond** (le veilleur) achèvent avec brio une distribution d'une rare homogénéité.

Dans la fosse, Paul-Emmanuel Thomas dirige avec précision et fougue la phalange de l'Orchestre symphonique Saint-Étienne Loire amputé de quelques musiciens grévistes, qui accompagne un Chœur excellemment dirigé par **Laurent Touche**, également privé de quelques chanteurs, sans que la cohérence de l'ensemble en pâtisse. Au final, une production originale, parfois déconcertante, qui manque sans doute un peu de vigueur dans la direction d'acteurs, mais qui rend pleinement justice à cette rare partition annonciatrice des futurs chefs-d'œuvre

de Gounod.

CRITIQUE, opéra. SAINT-ÉTIENNE, le 2 mai 2023. GOUNOD : La nonne sanglante. Florian Laconi (Rodolphe), Erminie Blondel (Agnès), Marie Gautrot (La nonne), Jérôme Boutiller (Le comte Luddorf), Jeanne Crousaud (Arthur), Thomas Dear (Pierre L'Ermite), Luc Bertin-Hugault (Le baron Moldaw), Charlotte Bonnet (Anna), Raphaël Jardin (Fritz), Corentin Backes (Arnold), Bardassar Ohanian (Norberg), Aurélien Reymond (Le veilleur), Julien Ostini (mise en scène et décors), Véronique Seymat, Julien Ostini (Costumes), Simon Trottet (lumières), Florence Pageault (Chorégraphie), Corinne Tasso (Maquillage et coiffure), Jean-Christophe Mast (Assistant à la mise en scène et régie de production), Anne Rusch (Assistante Lumières), Laurent Touche (chef de chœur), Chœur lyrique Saint-Étienne Loire, Orchestre Symphonique Saint-Étienne-Loire, Paul-Emmanuel Thomas (direction) – Photos : © Cyrille Cauvet)



CRITIQUE, opéra. GENÈVE, Grand-Théâtre, le 2 mai 2023. CHOSTAKOVITCH : Lady Macbeth de Mtsensk. A. Stundyte, L. Elgr, D. Ulyanov, J. Daszak… C. Bieito / A. Perez.

Quel choc ! Nous sommes sortis abasourdis du **Grand-Théâtre de Genève** – à l'issue de cette deuxième représentation de **Lady**

Macbeth de Mtsensk de **Dmitri Chostakovitch**, mise en scène par **Calixto Bieito** et dirigée par **Alejo Perez** -, et c'est bien à une soirée lyrique d'ANTHOLOGIE à laquelle nous avons eu la chance d'assister, comme l'on en vit qu'une tous les trois ou quatre ans, c'est-à-dire tous les 500 opéras pour nous dont c'est le métier que d'en faire des comptes-rendus aux quatre coins de l'Europe et à longueur de temps.

Soirée anthologique au GT de Genève…

Remarquable Lady Macbeth de Mtsensk de Calixte Bieito

La première composante de ce fracassant succès est l'extraordinaire proposition scénique du trublion catalan **Calixto Bieito**, dont nous n'avons pas toujours goûté le travail, mais qui signe là – à nos yeux (dans une production déjà monté à l'Opera Ballet Vlaanderen) – sa meilleure mise en scène. Mais c'est avant tout l'œuvre elle-même, qui fait partie du « top 10 » de nos opéras préférés, et qui contient les germes d'un succès qui jamais ne se dément quand l'équipe artistique se montre à sa hauteur.

Lady Macbeth de Mtsensk est l'ouvrage d'un jeune génie fulgurant, en même temps qu'une œuvre étonnamment mûre puisqu'elle contient en germe beaucoup de ses compositions futures. Que ce soit dans le sarcasme ou dans la compassion envers l'humanité douloureuse qui habite nombre de ses partitions de la fin, on y trouve déjà toutes les caractéristiques de son langage angoissé, à fleur de peau, où les clins d'œil burlesques alternent avec les scènes déchirantes en une succession frénétique, et nous heurtent avec une puissance proprement inouïe. On reste pantois devant l'interlude orchestral qui traduit l'acte d'amour de Katerina

et de Sergueï au premier acte, et pétrifié au dernier, alors qu'un formidable forte précède l'hallucinante plainte de Katerina :

« Dans un bois, il y a un lac profond et son eau est noire comme ma conscience ».

Ce degré d'émotion se rencontre rarement sur une scène d'opéra, et cette partition grandiose réclame dès lors une proposition scénique qui se hisse à sa hauteur, comme c'est le cas ce soir !

Bieito transpose l'action dans une usine pétrolière, et la scénographie (signée Rebecca Ringst) est essentiellement constituée par des cuves et des échafaudages maculés du précieux or noir. Ils encadrent la maison des Ismaïlov : un quadrilatère d'une blancheur clinique, complètement aseptisé, baignant dans une lumière blafarde. A contrario, le devant de la scène est recouvert d'une épaisse fange noire, dans laquelle se déroulera le premier « combat » érotique de Katerina et Sergueï.
Au dernier acte, dans une scène d'une violence inouïe, l'héroïne y plaque sauvagement la tête de Sonietka qui s'y étouffe, avant de s'égorger tout en fixant le public droit dans les yeux, afin de le prendre à témoin de l'ultime étape de son calvaire. Étant (re)placé au centre du premier rang – dans une salle plus que moitié vide (presque une constante au Grand-Théâtre de Genève depuis la Pandémie de Covid…) – pour mieux appréhender le spectacle, nous ne sommes pas près d'oublier cet hallucinant moment de théâtre !
Dans une autre scène choc, où la violence le dispute cette fois à l'humiliation, on voit Boris, qui a fait d'Aksinia son esclave sexuelle, la traîner jusqu'à son lit, après lui avoir passé une laisse au cou. Dans cet univers à donner le frisson et à susciter l'épouvante, Bieito fait bouger une foule anonyme, habitée par la haine de la « différence » (une scène

montre un homosexuel marqué au fer rouge pour ses mœurs jugées contre-nature), toujours prompte à la grossièreté. Ces opprimés qui rêvent d'être des oppresseurs, isolent et persécutent Katerina dont le désespoir, dans la vision du metteur en scène, doit être absolu. Bieito excelle à donner à chaque interprète un profil fermement dessiné ; leurs gestes, toujours éloquents et pourtant naturels, n'entravent nullement leur spontanéité, si bien que chacun se meut avec l'aisance d'un acteur de théâtre chevronné. Une inoubliable et magistrale leçon de théâtre (lyrique) !

Ausrine Stundyte,
vibrante et pathétique Katerina



Pour continuer, **Aviel Cahn** a réuni à Genève les principaux artisans du triomphe qu'avait remporté le spectacle quand il l'avait monté à l'Opéra d'Anvers en 2014 (quand il dirigeait cet opéra qui forme, avec celui de Gand, l'Opéra Ballet des Flandres). Et la soirée repose avant tout sur l'écrasant rôle-titre porté jusqu'à l'incandescence par la soprano lituanienne **Ausrine Stundyte**, véritable torche humaine, vibrante et pathétique Katerina, d'une vitalité irrésistible et d'une incroyable endurance vocale. On ne peut que rendre les armes devant cette voix saine et ample, aux aigus glorieux, jamais criés. La chanteuse est surtout en adéquation avec la direction d'acteurs très précise de Bieito : elle ne privilégie ni n'occulte aucun des traits de caractères de cette Lady Macbeth russe. Elle est à la fois une victime (de la société, des circonstances), une meurtrière cynique, une séductrice doublée d'une calculatrice, une femme à la fois

vénale et généreuse, motivée autant par le sentiment amoureux que par la luxure. Un intense et complexe portrait de femme que le physique de la cantatrice rend encore plus explicite par le cocktail d'un corps voluptueusement provocant et d'un regard bleu acier qui transperce l'âme des spectateurs. L'incroyable et interminable standing ovation qui a salué sa sidérante prestation, au rideau final, est venu confirmer pour cette comédienne / chanteuse d'un format hors norme tient sa place d'icône dans le paysage lyrique mondial – aux côtés de la non moins incandescente Asmik Grigorian !

Le Serguei de Ladislav Elgr, en bête sexuelle et parfait macho



De son côté, le ténor tchèque **Ladislav Elgr** est un Sergueï suffisamment bâti en athlète pour répondre aux exigences que la régie lui impose, jusqu'à se retrouver les fesses à l'air quand il « culbute » Katerina sur le plan de travail de la cuisine. Pour la partie scénique, le ténor tchèque demeure, jusqu'au moment de la punition, sur le chemin de la Sibérie, une véritable bête sexuelle et un parfait macho, mais vocalement l'on constate malheureusement qu'il a perdu en sûreté dans le registre aigu par rapport à il y a huit ans ; mais la prestation reste néanmoins plus que convaincante. Sans nuage, en revanche, celle de la magnifique basse russe **Dmitry Ulyanov** qui impressionne dans le rôle du détestable et répugnant personnage de Boris Ismaïlov, avec ses rodomontades hargneuses, entonnées à pleine puissance, dans le grave comme dans l'aigu. Dans le rôle de Zinovi Ismaïlov, le pâle mari de Katerina, le ténor anglais **John Daszak** dont la voix et le jeu soulignent le caractère falot et comme absent du personnage. C'est en fait tout un monde décadent, parmi la flopée de rôles secondaires (avec une mention pour la Sonyetka de **Kai Rüütel** et le Commissaire de police d'**Alexey Shishlyaev**) qui s'investit ici sans réserve dans la noire évocation d'une société totalement décadente et perverse – à l'instar du **Chœur du Grand-Théâtre de Genève**, brillant comme à son habitude, qui ne cache pas son plaisir à figurer dans ce spectacle où il est parfaitement intégré grâce à une éblouissante direction d'acteurs (hallucinante scène finale où il forme une cohorte d'âmes damnées), et où ses talents dramatiques sont ainsi tout aussi sollicités que ses aptitudes vocales.

Dernier bonheur de la soirée, la direction musicale du chef argentin **Alejo Perez** (actuel directeur musical de l'Opéra Ballet des Flandres) allume le feu au sein d'un souverain **Orchestre de la Suisse Romande**, en mettant en place une lecture hallucinée de la partition : les cuivres halètent, les cordes grincent, et les bois frémissent. Le chef se permet

ici, et l’on ne lui donnera pas tort, de distendre les rythmes, ou de surligner les brutales interventions des cuivres… pour un résultat à couper le souffle. Quitte à nous répéter, **une inoubliable soirée lyrique comme on en vit tous les 3 ou 4 ans !**



CRITIQUE, opéra. GENÈVE, Grand-Théâtre, le 2 mai 2023. CHOSTAKOVITCH : Lady Macbeth de Mtsensk. A. Stundyte, L. Elgr, D. Ulyanov, J. Daszak… C. Bieito / A. Perez. Photos © Magali Dougados

VIDÉO : Teaser de « Lady Macbeth de Mtsensk » au Grand-Théâtre de Genève

---

CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra, le 29 mars 2023. JANACEK : Katia Kabanova. Elena Schwarz / Barbara Wysocka.

Une mise en scène spectaculaire, très convaincante, un casting exemplaire et une direction efficace pour cette nouvelle production lyonnaise très

féminine du chef-d’œuvre de Janáček.

Sur scène un immeuble miteux de 3 étages, au décor glauque, évoquant l’esthétique des immeubles soviétiques, image puissante de la société patriarcale évoquée dans l’opéra. Un escalier extérieur relie les deux parties de l’immeuble, tandis que sur le côté droit de la scène un tourniquet non moins décati, sert à amuser deux enfants qui passent de temps en temps. La mise en scène de **Barbara Wysocka** est sans concession, volontairement crue et dérangeante, puissamment précise dans la psychologie des personnages, d’autant plus efficace que l’œuvre est dense, sans temps mort ; elle est renforcée par les décors arides et oppressants de **Barbara Hanicka**, les costumes contemporains de **Julia Kornaka** et les lumières crues de **Bénédict Zehm**.

Katia ou la cité des femmes
CORINNE WINTERS, magistrale Katia…



La lecture de la metteuse en scène polonaise souligne moins la victimisation de l'héroïne que son désir irrépressible de liberté. L'échec de sa liaison avec Boris Grigorievitch, qui finira par l'abandonner, sa complicité avec son amie Varvara, plus heureuse avec son amant Vania Koudriach, qui parviendront à fuir Moscou, la pousseront à se jeter dans la Volga, incapable de trouver un quelconque espace de liberté dans une société conçue par et pour les hommes.

Dans le rôle-titre, **Corinne Winters**, qui a déjà incarné Katia à Salzbourg et à Genève en octobre dernier, est magistrale de présence scénique, magnifiée par une voix large et puissante, elle y déploie toute la gamme des affects, amoureuse transie et fébrile en présence de son amant, littéralement tétanisée face aux objurgations de son odieuse belle-mère. Boris est incarné par **Adam Smith**, ténor racé au timbre lumineux et aux

aigus perçants qui jamais ne trahissent un défaut d'élocution ; il fait preuve lui-aussi d'une vaillance scénique remarquable. La jeune Varvara, sans doute le personnage le moins sombre de l'intrigue, est brillamment défendue par la mezzo **Ena Pongrac**, voix à la fois solaire et délicate qui éclaire tel un astre le sombre tableau du drame. Dans le rôle de Thikon, l'époux de Katia, le ténor **Oliver Johnston** est en phase avec son personnage : voix de ténor plus légère, écrasée par sa mère, qui a les traits et la voix stentoréenne de **Natascha Petrinsky**, elle aussi remarquable de fureur contenue, dont les cris parfois stridents convainquent moins par leur charme alliciant que par la causticité dramatique qui s'en dégage et qui sied parfaitement au personnage. Celui de Koudrach est superbement campé par le ténor **Benjamin Hulett**, à la voix ample et très bien soutenue, tandis que dans le rôle de Dikoï, on retrouve avec bonheur **Williard White** qui, malgré ses cinquante ans de carrière et moins d'éclat dans la voix, émerveille par la profondeur et la stabilité d'un timbre qui là encore colle au plus près au caractère du personnage malmené par son épouse acariâtre. Le rôle discret de Kouliguine est somptueusement défendu par le ténor **Pawel Trojak**, membre du Lyon Opéra Studio, dont la voix bien affermie et d'une sonorité roborative, fait merveille. Les autres membres de l'Opéra Studio, **Karine Motyka**, **Giulia Scopellitti**, **Alexandra Guérinot** et **Robert Lewis**, remplissent idéalement leur rôle respectif.

Comme toujours préparés avec talent et précision par **Benedict Kearns**, les Chœurs font preuve d'une grande maîtrise dans la diction et d'une homogénéité de l'ensemble, renforcés par une non moins dynamique présence scénique.

Dans la fosse, la cheffe **Elena Schwarz** dirige avec fougue les forces de l'**Orchestre de l'Opéra de Lyon**, même si on eût souhaité un peu plus de nuances dans la gestion de cette riche matière sonore. Au final, une production presque exclusivement

féminine qui n’est pas loin d’être une référence et permet à l’Opéra de Lyon, après l’annulation de l’opéra de Boesmans prévu en juin, de conclure sa saison en beauté.



CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra, le 29 mars 2023. JANACEK /Janáček : *Katia Kabanova*. Corinne Winters (Katia Kabanova), Natascha Petrinsky (Marfa Kabanova), Adam Smith (Boris Grigorievitch), Oliver Johnston (Tikhon Ivanovitch Kabanov), Ena Pongrac (Varvara), Benjamin Hulett (Vania Koudriach), Williard White (Saviol Prokofievitch Dikoi), Karine Motyka (Glacha), Pawel Trojak (Kouliguine), Giulia Scopellitti (Feklouchka), Alexandra Guérinot (Une femme du peuple), Robert Lewis (Un passant), Barbara Wysocka (Mise en scène), Barbara

Hanicka (Décors), Julia Kornaka (Costumes), Benedict Zehm (Lumières), Benedict Kearns (Chef des chœurs), Orchestre et Chœurs de l'Opéra de Lyon, Elena Schwarz (Direction). Photos © JL Fernandez – A l'affiche de l'Opéra de Lyon, jusqu'au 13 mai 2023

CRITIQUE, opéra. DIJON, Auditorium R Poujade, le 29 avril 2023. LULLY : Armide. S. d'Oustrac, C. Auvity, M. Perbost, E. Zaïcik… D. Pitoiset / V. Dumestre.

Dans cette nouvelle production d'**Armide** (1686) de **Jean-Baptiste Lully** à l'Opéra de Dijon – dans une mise en scène que le nouveau maître des lieux (**Dominique Pitoiset**) s'est auto-confiée -, c'est la musique qui sort en premier vainqueur de toutes les composantes du spectacle. De fait, dès la courte Ouverture, **Vincent Dumestre** donne le ton : rien ne pèse dans sa direction: vivante, souple, entraînante. Rien ne pose non plus, tant le discours avance, tant les danses donnent envie

de bouger, tant la partition chante à chaque mesure. Variées et raffinées, les sonorités du **Poème harmonique**, fondé en 1998 par le chef, sont un ravissement. A ceux qui pensaient que Lully rimait avec emphase et solennité, Dumestre apporte un cinglant démenti. La 11ème et ultime « tragédie lyrique » écrite en collaboration avec Philippe Quinault brille de mille feux, ce soir, dans le pourtant vaste vaisseau que constitue l'Auditorium Robert Poujade de Dijon !

Pour le reste, la représentation repose surtout sur le très lourd rôle-titre dans lequel l'incontournable (dans ce répertoire) **Stéphanie d'Oustrac** s'engage entièrement et magnifiquement. Avec son habituel tempérament de feu, le personnage lui va à merveille ; elle lui apporte également son superbe timbre, ses aigus solides, ses graves larges et sonores, beaucoup de nuances dans le chant et une incroyable séduction scénique, dans ses multiples robes affriolantes… au point où l'on se demande comment Renaud peut bien lui résister ! Après un admirable « Enfin, il est en ma puissance », elle sait trouver, pour finir, des accents déchirants dans son monologue final – qui prennent à la gorge et lui valent un beau triomphe personnel, amplement mérité au moment des saluts.
D'autant que son environnement est de haut niveau, tant du côté des dames que des hommes. Quel luxe que d'avoir **Marie Perbost** et **Eva Zaïcik** pour prêter leurs délicieuses voix non seulement aux Allégories (La Sagesse et La Gloire au Prologue) et aux Suivantes d'Armide (Phénice et Sidonie), mais aussi aux fausses amoureuses d'Ubalde et du Chevalier danois.

Après tant de hautes-contre vaguement éthérées dans le rôle de Renaud, quel bonheur d'entendre un **Cyril Auvity** au timbre plus viril que de coutume dans cet emploi, à la voix libre et limpide, parfaitement prononcée et projetée (superbe « Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire »), et à la touchante présence scénique. La basse québécoise **Tomislav Lavoie** campe un très solide Hidraot (ici grimé en aveugle,

lunettes noires chaussées sur le nez, et canne de circonstance) avec sa voix pleine et sonore et un timbre flatteur, tandis que le jeune baryton **Timothée Varon** offre une Haine déchaînée (terrifiant « Je réponds à tes vœux » !), à la vocalité musclée (également en Artémidore). Le ténor (baroque) montpelliérain **David Tricou** (Le Chevalier danois, L'Amant fortuné) maîtrise à la perfection un art de la diction – voyelles inaltérées par une émission haute et claire, consonnes percutantes – que l'on goûte sans modération. Et quel acteur dans son numéro de crooner survolté au V ! Enfin, la basse **Virgile Ancely** (Aronte et Ubalde) a lui aussi une vraie conscience du style et des enjeux de la déclamation lulliste. De son côté, **le Chœur de l'Opéra de Dijon** est fidèle à sa réputation : impeccable, en place, magnifiquement musical (préparé par Anass Ismat).

GRAND AMPHITHÉÂTRE BLANC... Désormais bien installé dans les mœurs lyriques contemporaines, l'opéra baroque n'en finit pas de surprendre, d'autant qu'il trouve aujourd'hui des metteurs en scène capables de le bousculer et prendre à son égard des libertés salutaires – comme ce fut déjà le cas, in loco, avec « Les Boréades » de Rameau mises en scène par le trublion australien Barrie Kosky.
Avec un peu moins de bonheur que son collègue « magicien », Pitoiset propose une version assez confuse et compliquée de l'ultime chef d'œuvre de Lully. Il transpose l'action (en signant lui-même la scénographie) dans un grand amphithéâtre blanc, qui pourrait être celui d'une faculté moderne (mais tout aussi bien les gradins d'une piscine olympique !), avec son escalier central et sa rambarde devant le premier rang. Le fond de scène sert de réceptacle, par intermittence, à des images vidéo (conçues par Emmanuelle Vié Le sage) de belle eau (architecture antique, dunes dessinées par le vent…) – ou à des tableaux vivants comme cette image où une dizaine d'hommes sont exhibés derrière des vitrines comme autant de prises de guerre, plus tard remplacés par des silhouettes féminines posant lascivement comme dans les cabines d'un sex-shop. Au

cinquième acte, la fameuse (et sublime) Passacaille inspire particulièrement Pitoiset – qui prend prétexte des refrains « Les plaisirs ont choisi pour asile ce séjour agréable et tranquille » et « Dans l'hiver de nos ans, l'amour ne règne plus, les beaux jours que l'on perd sont à jamais perdus » – pour situer l'action dans un EHPAD (à l'instar de Warlikowski dans sa célèbre mise en scène parisienne d'Iphigénie en Tauride…), avec un personnel soignant en blouse bleue et des patients atteints de pathologies dégénératives, plus un crooner en smoking à paillettes (accompagné de six « Clodettes » !) pour égayer ce triste tableau de personnes en fin de vie. On y voit ce malheureux Renaud, guère mieux en point bien que beaucoup plus jeune, être atterré au moment de découvrir que le test de grossesse d'Armide s'avère positif ! Pas de destruction du palais d'Armide comme scène finale, donc, mais au contraire la vie qui poursuit son cours avec l'enfant à naître…

Avouons qu'il est plutôt difficile de comprendre où le metteur en scène veut nous mener, avec une conclusion certes pleine d'espoir mais qu'on a néanmoins du mal à déchiffrer… Notons cependant que ce spectacle souvent déroutant bénéficie du concours particulièrement efficace de la chorégraphie de **Bruno Brenne** (et ses six excellents danseurs de sa **Compagnie Beaux-Champs**), qui allie références au classicisme du XVIIe siècle et danse contemporaine, pour culminer dans ce numéro aussi virevoltant que drôle pendant la Passacaille que l'on vient d'évoquer.

Une séance de rattrapage est possible à ceux qui auraient manqué les représentations bourguignonnes (et qui sont amateurs d'énigmes…), car le spectacle sera repris dans le somptueux (et plus adéquat) écrin de **l'Opéra royal de Versailles : du 11 au 14 mai 2023**.



_____

CRITIQUE, opéra. DIJON, Auditorium Robert Poujade, le 29 avril 2023. LULLY : Armide. S. d'Oustrac, C. Auvity, M. Perbost, E. Zaïcik… D. Pitoiset / V. Dumestre. Photos © Mirco Magliocca

VIDÉO : Teaser d'Armide de Lully à l'Opéra de Dijon

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 26 avril 2023. VERDI : Traviata.. Pavone, Dran, Solari. Rambert / Spotti

Cela devient une habitude à Toulouse. Les places sont prises d'assaut à l'opéra et dès la première, tout se joue à guichet fermé. Du déjà vu avec Tristan et Isolde. Pour la Traviata c'est encore plus clair. **Cette production de grande qualité date de 2018, c'est la dernière mise en scène de Pierre Rambert** aujourd'hui décédé. Pour ce qui est de cette belle production je renvoie à ce que j'ai écrit en 2018. Je rajouterai qu'elle n'a pas pris une ride.

Triomphe total pour la reprise de Traviata à Toulouse

Musicalement la fête est complète. Christophe Gristi a renouvelé son exploit. Il a mis au point deux distributions exceptionnelles. J'ai vu la « deuxième » distribution et je dois dire que j'ai été totalement comblé. **La Violetta de Claudia Pavone est particulièrement attachante.** Scéniquement elle a beaucoup de caractère et d'énergie, luttant avec beaucoup de franchise face à la maladie et au drame de sa vie.

Même si la direction d'acteur est assez minimaliste l'actrice est crédible et extrêmement émouvante dans chaque acte. Sa voix est corsée, ductile, très belle. Les aigus sont aisés et ses nuances piano absolument magiques. Il y a beaucoup de délicatesse, de finesse dans ses phrasés. Le *dite alla giovane* sur un fil de voix qui plane sans effort est un moment magique. La mort entre révolte et abattement, un grand moment d'opéra.

Son amoureux Alfredo est le ténor Julien Dran. **Bel homme mince et très élégant,** il campe un « provincial » réservé qui évolue rapidement en amoureux éperdu, puis jaloux maladif ; enfin au dernier acte, il gagne en lucidité et son désespoir est émouvant. La voix est harmonieuse et je dois dire que bien des ténors qui souvent dans ce rôle se contentent d'exhiber un bel org**ane ne chantent pas avec autant de délicatesse que Julian Dran. Son** chant élégant et précis, ses phrasés subtils donnent bien du relief à ce personnage qui peut paraître fade. Quand on dispose d'une Violetta et d'un Alfredo de cette qualité l'opéra de Verdi nous émeut totalement.

Le Germont de Dario Solari est de la même eau. Belle voix, chant parfaitement conduit, seul le jeu est plus convenu, le personnage étant moins riche. La Flora de Victoire Bunel est parfaite, amicale, pleine d'esprit. Les autres personnages de moindre importance sont tous des chanteurs très présents. Les ensembles sont ainsi idéalement équilibrés. Citons **Cécile Galois** en Annina, **Pierre-Emmanuel Roubet** en Gastone, **Jean-Luc Ballestra** en Baron Douphol, **Guilhem Worms** en Marquis d'Aubigny et **Sulkhan Jaini** en Docteur Granvil.

Tous participent efficacement à ce drame inexorable. Deux danseurs dans des costumes de squelettes apportent beaucoup d'élégance et un humour distancié au drame, il s'agit de François Auger et Natasha Henry. **Le chœur d'une parfaite efficacité est assez statique**.

La mise en scène demande la plupart du temps de beaux

tableaux, bien ordonnés pour le grand final du deuxième acte en particulier. L'orchestre du Capitole est somptueux. **Le travail avec le jeune chef italien Michele Spotti apporte beaucoup de précision à la partition.** Nous sommes loin de la « grande guitare » que certains commentateurs et une certaine tradition paresseuse ont réservé à la partition. L'orchestre avec cette direction si précise gagne en subtilité. En particulier Michele Spotti soigne les contre-chants et les équilibres. Les musiciens de l'Orchestre national du Capitole sont merveilleux ; les violons pleurent et savent disparaître dans des murmures diaphanes, les bois chantent et les cuivres tonnent. Le résultat est particulièrement vivant et le drame avance inexorablement. Le tempo est tenu évitant les ports de voix, ralentis exagérés et les aigus tenus ad libitum. Remarquons que la soirée passe très vite alors que le chef n'a semble-t-il fait aucune des coupures « traditionnelles », gardant tous les airs avec leurs reprises. J'aime particulièrement la deuxième strophe de Violetta dans son *addio del passato* du dernier acte.

Cette Traviata est un vrai succès populaire qui prouve que le public de tous âges est là pour les chefs d'œuvres du répertoire quand ils sont présentés avec une telle qualité. Une bien belle soirée d'opéra au Capitole. Succès mérité.

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 26 avril 2023. Giuseppe Verdi (1810-1901) : La Traviata. Co-production avec l'Opéra de Bordeaux. Mise en scène : Pierre Rambert ; Collaboration artistique : Stephen Taylor ; Costumes : Franck Sorbier ; Décors : Antoine Fontaine ; Lumières : Joël Fabing ; chorégraphie : Laurence Fanon. Distribution : Claudia Pavone,

Violetta Valery ; Julien Dran, Alfredo Germont ; Dario Solari, Giorgo Germont ; Victoire Bunel, Flora ; Cécile Galois, Annina ; Pierre-Emmanuel Roubet, Gastone ; Jean-Luc Ballestra, Baron Douphol ; Guilhem Worms, Marquis d'Aubigny ; Sulkhan Jaini, Docteur Granvil ; François Auger, Natasha Henry, danseurs ; Orchestre national du Capitole ; Chœurs de l'Opéra national du Capitole (chef de chœur, Gabriel Burgoin) ; Direction : Michele Spotti. Photos : Mirco Magliocca.

LIRE notre compte rendu de la création de cette production de La Traviata signée **Pierre Rambert** (**oct 2018**) :

> *Compte-rendu, opéra. Toulouse, Capitole. Les 2 et 7* oct 2018. Verdi : La Traviata. Capitole de Toulouse. Pierre Rambert / George Petrou.*

CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 21 avril 2023. GLUCK : Iphigénie en Tauride. V. Santoni, J.S. Bou, V. Thill… R. Villalobos / P. Dumoussaud.

Un mois seulement après que l'Opéra National de Lorraine en a proposé (avec bonheur / mars 2023)

une nouvelle mise en scène (par Silvia Paoli), Iphigénie en Tauride de Christoph Willibald Gluck était également à l'affiche de l'Opéra de Montpellier, dans une nouvelle production (en partenariat avec la Maestranza de Séville et l'Opéra Ballet des Flandres) du trublion espagnol Rafael R. Villalobos, qui a déjà monté in loco un Barbier de Séville et une Tosca, lesquels avaient fait couler pas mal d'encre…

Gluck actualisé à Montpellier
Iphigénie en … Crimée
Superbe Pylade de Valentin Thill



L’ancienne Tauride étant l’actuelle Crimée, il transpose l’action de nos jours en plein milieu du conflit armé russo-ukrainien, et la scénographie d’Emmanuele Sinisi montre un théâtre en ruine (celui de Marioupol ?), dont le plafond est éventré, un immense lustre gisant sur son sol, tandis que des réfugiés ont établi un camp de fortune à l’intérieur au milieu des débris. Oreste et Pylade, en tenues militaires kakis, en font partie, de même qu’Iphigénie – ici accoutrée d’un treillis et d’un marcel bien peu féminin… Thoas est lui une bête épaisse : on le voit brutaliser une des compagnes d’Iphigénie avant de lui arracher sa petite culotte pour se masturber ensuite au-dessus de son sexe, une scène tout à fait gratuite dont le metteur en scène aurait pu nous faire l’économie…

Mais pour « recoller » au sujet, Villalobos invoque la tragédie grecque dans deux scènes, et tout d’abord en préambule à la soirée, avant les premiers accords, avec un texte d’Euripide (en l’occurrence Iphigénie en Aulide), puis

plus tard un autre de Sophocle (Electre), tous les deux déclamés et joués par des acteurs (plutôt bons). Le deuxième entraîne un changement de décors – un salon verdâtre où trône une table devant laquelle toute la famille des Atrides est réunie -, et l'on assiste à l'assassinat de Clytemnestre par Oreste, en lui tordant le coup !
Bref, un mélange de registres et de chronologie qui n'aide guère les spectateurs à retrouver leurs petits qui ne fait que rajouter à la confusion du propos qui peine à trouver une ligne directrice…

Par bonheur, la distribution vocale offre bien plus de satisfaction, hors l'Oreste vociférant de **Jean-Sébastien Bou**, dont on a toujours applaudi les performances tant vocales que théâtrales, mais qui ce soir pousse sa voix jusque dans des retranchement « véristes » totalement hors-propos dans la tragédie gluckistes du 18e siècle ! Du coup, c'est un peu l'histoire de « la carpe et du lapin » avec l'extraordinaire Pylade de **Valentin Thill**, dont on ne sait qu'admirer le plus : la beauté du timbre, le raffinement de la ligne, l'expressivité et les effusions de la voix, la vérité du personnage…
Même bonheur pour l'Iphigénie de **Vannina Santoni**, et si ce n'était un bas de la tessiture parfois un peu sourd, la soprano corse possède tous les atouts requis par son personnage, … une présence aussi évidente qu'éclatante. Avec sa grande voix de soprano lyrique, assez corsée, mais qui sait aussi s'éclairer de tendresse dans l'air célèbre « Ô malheureuse Iphigénie », elle est tout à la fois vierge et victime. Et il suffit d'entendre la richesse d'évocation qu'il y a dans sa façon de prononcer « Diane » (dans « Ô toi qui prolongeas mes jours ») pour mesurer la splendeur de son incarnation !
Enfin, les rôles secondaires sont également bien tenus, avec un **Armando Noguera** dont le Thoas met bien en valeur le superbe instrument, dans sa tessiture la plus flatteuse et percutante. La Diane de la soprano belge **Louise Foor** ne manque pas de

séduire non plus, de même qu'un **Chœur de l'Opéra national de Montpellier Occitanie** qui impressionne tant par la précision de son intonation que par la pure beauté de son chant.

Dernier bonheur de la soirée, la fosse, ici magistralement menée par le jeune et talentueux chef bordelais **Pierre Dumoussaud** qui accomplit un travail remarquable, avec une qualité d'exécution qui n'a rien à envier aux plus célèbres formations baroques du moment (l'**Orchestre National Montpellier Occitanie** jouant pourtant ici sur instruments modernes…). Et la réussite est proprement éclatante, tant la noirceur des vents, l'acidité des cordes, mais surtout la direction ultra dynamique de Pierre Dumoussaud soulignent avec maestria la tristesse majestueuse et violente qui irrigue la partition de Gluck.



CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 21 avril 2023. GLUCK : Iphigénie en Tauride. V. Santoni, J.S. Bou, V. Thill… R. Villalobos / P. Dumoussaud. Photos (c) Marc Ginot

_____

VIDÉO TEASER : Iphigénie en Tauride à l'Opéra National Montpellier Occitanie

---

CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (Sainte Chapelle), le 15 avril 2023. Récital de Charles Castronovo, ténor (Claire Habbershaw, piano / Ysaline Lentze, harpe).

Au lendemain d'un récital de Fabienne Conrad en duo avec le baryton Régis Mengus, **le Paris Opera Festival** invitait l'un des chanteurs parmi les plus demandés des scènes lyriques internationales, le ténor italo-américain **Charles Castronovo**,

qui faisait escale à Paris entre son Don José (Carmen) au Lyric Opera de Chicago (qu'il interprétait une semaine plus tôt) et son Des Grieux (Manon) à l'Opéra de Vienne (à partir du 30 avril) – comme ne manque pas de le souligner la maîtresse de cérémonie et directrice artistique du festival parisien, Fabienne Conrad, dans sa présentation du concert. Autant dire une autre « belle prise », après les venues de Patrizia Ciofi, Gaëlle Arquez ou Patricia Petibon – et un nouveau joyau vocal particulièrement digne de l'écrin de la sublime salle haute de la Sainte Chapelle de Paris. C'était par ailleurs son premier récital (en solo) dans la Capitale !

Accompagné par deux jeunes et talentueuses musiciennes, la pianiste britannique **Claire Habbershaw** et de la harpiste belge **Ysaline Lentze**, e fringant ténor apparaît, pour délivrer son premier air issu de ce répertoire français qu'il affectionne tant et qui lui va si bien : « Ô nature, enivre-moi de parfums » (**Werther** de Jules Massenet), où l'on goûte sans retenue sa diction parfaite de notre idiome, son sens des nuances et de la demi-teinte, des aigus en voix mixte parfaitement en situation et profondément émouvants. Il n'est pas l'un des chanteurs les plus recherchés dans ce répertoire par hasard, et sa voix se coule magnifiquement dans la délicate musique de Massenet.

Ensuite, répertoire italien, et plutôt vériste, avec des airs de Mascagni, Cilea et Tosti. Du premier, il entonne la « **Serenata** » ainsi qu'un air extrait de son opéra Iris (« Apri la tu finestra »), dans lesquels il séduit sans réserve, avec sa voix gorgée du soleil de la Sicile dont il est originaire (par son père), et des aigus émis de manière sûre et puissamment projetés. Dans le fameux air « E la solita storia » extrait de **L'Arlesiana de Cilea**, Castronovo trouve des accents déchirants et offre des demi-teintes désolées, absolument magnifiques.

Mais c'est surtout à **un festival Tosti** qu'il s'adonne essentiellement, avec pas moins de cinq Canzone empruntées à

l'immense corpus mélodique du compositeur italien natif d'Ortona (« Tristezza », « Ideale », Ninna Nanna »…), auxquelles il parvient à donner le caractère intime et langoureux qu'elles appellent, avec son timbre suave et lancinant. Là aussi ses origines parlent d'elles-mêmes, et c'est avec la plus authentique simplicité et sensibilité qu'il les délivre. Il y incorpore cependant un air rare de Giuseppe Verdi, « O mio castel paterno » (« **I Masnadieri** ») qu'il a chantés à la scène l'hiver dernier au National Theater de Munich. Il l'interprète avec beaucoup de brio, en rendant justice à l'héritage belcantiste de cette musique, tout en distillant mille nuances et couleurs, avant de faire preuve de la vaillance indispensable pour la cabalette conclusive.

Excellentes musiciennes, la pianiste comme la harpiste (parfois en solo, parfois en duo) lui ouvrent systématiquement le chemin avec un toucher toujours sensible, et l'on sera particulièrement impressionné, pour ne pas dire « scotché », par l'exécution du thème d'Eugène Onéguine composé par **Ekaterina Walter-Kühne** (pour la harpe).
Deux rappels sont offerts à un public ne boudant pas son plaisir, la célèbre chanson napolitaine « Core 'ngrato » (avec les deux instrumentistes), puis en solo, après avoir été cherché une guitare, la canzone sicilienne « Lu sciccareddu » – qu'il dédie à son père sicilien -, et qu'il délivre presque susurrée, avec une ineffable poésie et tendresse…

Le festival n'est pas fini : un 5ème et dernier week-end, du 29 avril au 1er mai, promet de bien belles émotions musicales, avec la venue d'abord de la mezzo franco-suisse Marina Viotti qui interprétera son dernier disque « Porque existe otro quere » (aux côtés de Gabriel Bianco), puis le lendemain 30, une « carte blanche » sera offerte au sémillant contre-ténor polonais Jakub Jozef Orlinski. Quant au concert de clôture du festival, le 1er mai, Fabienne Conrad se produira pour la quatrième fois – dans un récital « Grands airs et duos d'amour » – aux côtés du ténor français Christophe Berry.

Longue vie à cet attachant festival, ancré dans l’un des lieux les plus magiques et fascinants de notre Capitale !

_____

CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (à la Sainte Chapelle), le 15 avril 2023. Récital de Charles Castronovo, ténor (Claire Habbershaw au piano et Ysaline Lentze à la harpe). Photos © Antoine Monfajon

VIDÉO / Charles Castronovo chante dans « I Masnadieri » de Verdi à l’Opéra de Munich :



CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (Sainte Chapelle), le 14 avril 2023. Récital « Femmes et

pouvoirs » : Fabienne Conrad, Régis Mengus (Jean-François Boyer, piano).

Aussi incroyable que cela puisse paraître, la ville de Paris n'avait encore jamais accueilli de festival lyrique digne de ce nom, et c'est chose désormais réparée grâce à la société Euromusic, mais surtout à l'inépuisable énergie de la soprano française **Fabienne Conrad**, a qui a été confiée la direction artistique du « **Paris Opera Festival à la Sainte Chapelle** ». Depuis le 31 mars et **jusqu'au 1er mai**, sur **5 week-ends** « thématiques », ce sont ainsi parmi les plus beaux gosiers de la planète qui se produiront dans le sublime cadre de la Sainte Chapelle de Paris, écrin de luxe pour des artistes de la trempe de Patrizia Ciofi, Patricia Petibon, Jodie Devos, Charles Castronovo, Marina Viotti, ou encore Jakub Jozef Orlinski – sans oublier la « patronne » elle-même, à l'affiche de quatre soirées (chaque fois en duo), dont un avec l'excellent baryton français **Régis Mengus**, auquel nous avons eu la chance d'assister (le samedi 14 avril).

Placée sous le titre de « **femmes et pouvoir** », la soirée est présentée par **Fabienne Conrad** (vêtue d'une magnifique robe rouge-passion) avec autant de flamme communicative que de didactisme, passant de la langue de Molière à celle de Shakespeare (pour le très nombreux public étranger) avec la même aisance, pour des « mises en oreille » (ce sont ses propres mots) qui permettent d'éclairer les (éventuels) néophytes sur ce qu'ils vont entendre.

Avec beaucoup de malice et autant de sourires en coin, elle évoque le fait que la femme est quelque peu malmenée la plupart du temps dans les opéras, victimes de l'amour immodéré et de la violence des hommes (le plus souvent par des barytons jaloux !), même si ces dernières savent parfois fourbir leurs armes et prendre leur revanche, souvent par la ruse et la malice ; ainsi la pétillante Norina dans Don Pasquale, dont la soprano interprète l'air « Pronta io son… Vado, corro », où elle annonce qu'elle ne va faire qu'une bouchée de son promis du triple de son âge !

Plus dramatique, le duo qui suit, « Je frémis, je chancelle », extrait des Pêcheurs de perles de Georges Bizet, où Leïla avoue son amour pour Nadir à son rival Zurga, scellant ainsi le sort des deux malheureux amants. Au soprano brillant et large de Conrad répond le baryton vaillant et épanoui de Mengus : leur alliance vocale s'impose d'emblée avec cet air d'une folle intensité dramatique.

Femme victime encore, avec l'air « Dite alla giovine », tiré de **La Traviata**, dans lequel Violetta se trouve sacrifiée à l'autel d'une société corsetée et hypocrite… un aria ici susurrée, et magnifiquement phrasée, qui s'avère être un grand moment d'émotion, simple et brut. De son côté, Mengus (Germont père) conduit fort bien sa voix, avec toute l'autorité morale et la noblesse de ton que requiert sa partie.

Le baryton impressionne encore plus dans l'air (en solo) « Vy mne pisali… Kogda by zizn… », d**'Eugène Onéguine**, où ce dernier repousse les avances de Tatiana, en dandy arrogant et désabusé, impressions que le formidable acteur qu'il est, n'a pas de peine à rendre, tandis que la voix convainc par la beauté du timbre et la conduite de la ligne. Il surprend également dans un superbe Air à l'étoile (« O du mein holder Abendstern ») de **Tannhaüser** de Wagner, dans lequel il sait distiller une émotion pure et sincère, dans un répertoire où l'on ne l'attendait pas forcément, avec une diction de la langue de Goethe par ailleurs des plus appréciables !

Mais la soprano a également droit à des airs soli, à commencer par l'un des ses chevaux de bataille et air signature, le sublime « Casta Diva » (**Norma de Vincenzo Bellini**). La voix à la fois douce et corsée de Conrad, son élégance et même sa beauté, s'emparent de ce chant extatique et ensorcelant avec une admirable suavité, dont l'aigu final émis pianissimo lui vaut un tonnerre d'applaudissements de la part d'un public venu en nombre se recueillir dans l'un des plus beaux édifices de la Capitale.

La soirée s'achève sur la « mort de Scarpia » (**Tosca de Puccini**), où les deux chanteurs accompagnent le geste à la parole, en jouant une scène d'affrontement : les yeux révulsés de Conrad et les râles d'agonie de son partenaire ne manquent pas de faire leur effet !

Ce dernier air est aussi l'occasion, comme le fait remarquer la chanteuse dans son propos d'avant concert, pour leur excellent accompagnateur, le pianiste **Jean-François Boyer**, de marquer les esprits dans la partie introductive et conclusive de cet air, jouée avec une intensité dramatique particulièrement poignante. Il se révèle ainsi être bien plus qu'un partenaire, mais une cheville ouvrière si précieuse, par sa musicalité et sa précision. En guise de bis, les trois compères offrent à un public enthousiaste une note plus légère avec le délicieux duo de **Papageno /Papagena** (La Flûte enchantée de Mozart).

Le **4ème week-end du Paris Opera Festival** – intitulé « ***Dames et Rois : Echiquier de genres à l'opéra*** » – a débuté le 20 avril, avec un récital réunissant Fabienne Conrad et la mezzo franco-brésilienne Yete Queiroz (accompagnées par un trio violon / alto / violoncelle). Le samedi 22, c'est la basse **Frédéric Caton** qui interprètera un florilège d'airs « de Roi et de

Démons », tandis que le dimanche verra le retour de Régis Mengus face au ténor toulousain **Kévin Amiel**, dans un programme intitulé « Frères amis, frères ennemis ». Enfin, le lundi 24 avril, le contre-ténor français **Théophile Alexandre** se produira aux côtés du Quatuor Zaïde pour interpréter leur disque « **No(s) Dames**« , un « hommage dégenré aux héroïnes d'opéra » ! (Lire ici la critique enthousiaste de notre confrère Sabino Pena Arcia / PARIS, Trianon, le 12 avril 2023).



CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (à la Sainte Chapelle), le 14 avril 2023. Récital « Femmes et pouvoirs » avec **Fabienne Conrad** et Régis Mengus (+ Jean-François Boyer au piano). Photos (c) Antoine Monfajon

VIDÉO : Fabienne Conrad chante « Casta Diva » de Bellini aux Chorégies d’Orange

---

CRITIQUE, opéra. MILAN, Teatro alla Scala, le 12 avril 2023. VINCI : Le zite’ ngalera. Orchestre du Teatro all de la Scala et La Cetra Barockorchester / Andrea Marcon (direction).

Redécouvert par Antonio Florio, ce chef-d’œuvre de l’opéra-bouffe napolitain fait une entrée remarquée dans le temple de l’art lyrique. Ce n’est que mérité. Une production exemplaire servie par un

casting de haut vol.

Dialecte enthousiasmant
La Scala ressuscite Li Zite nGalera de Vinci
en une magnifique résurrection scénique



Sans atteindre la renommée de son quasi homonyme, **le compositeur calabrais Leonardo Vinci n’est plus totalement un inconnu** après la redécouverte de ses opéras seria

(Artaserse ou Alessandro nelle Indie). Il fut également un prolifique compositeur d'opéras-bouffe, dont la naissance coïncide avec celle de l'opéra seria et qui était généralement chanté en napolitain. Hélas, Li zite ngalera est la seule de ses 11 partitions comiques à nous être parvenue et c'est un joyau. La lecture de Leo Muscato est une merveille de tous les instants : une remarquable direction d'acteurs redonne vie à cette pépite, tout en lui conférant une grande poésie dont témoignent les splendides costumes de Silvya Aymonino, les lumières efficaces de Alessandro Verazzi – qui créent des jeux d'ombre enchanteurs dignes des plus beaux tableaux d'intérieur – et les splendides décors très XVIIIe de Federica Paolina, qui loin d'être une simple patine cosmétique, respectent l'esprit tout autant que la lettre de l'intrigue.
Une immense toile peinte représentant la cité parthénopéenne – dans le plus pur style des « vedute » du XVIIIe siècle – ouvre la scène dont le lever laisse apparaître tour à tour une galerie, une chambre, un salon, une cuisine avec ses accessoires, décors mobiles qui coulissent au gré des péripéties. Le rythme est constamment soutenu, endiablé (qui trouve son acmé dans la fabuleuse tarentelle des Turcs du IIIe acte, réunissant tous les personnages), sans temps mort, dans une intrigue où se mêlent travestissements et quiproquos, qu'on pourrait résumer par cet enchaînement des relations : Carlo aime Ciomma qui aime Peppariello qui aime Carlo. L'ajout de dialogues parlés renforce la dimension théâtrale de la comédie et rappelle que la « commedeja per musica » est d'abord et avant tout du théâtre (le livret de Bernardo Saddumene est un chef-d'œuvre digne du meilleur Goldoni) où tout n'est que pulsation, vitalité constante, assurées par le jeu survolté des comédiens-chanteurs, qui lorgnent tantôt du côté de la commedia dell'Arte, à travers une diction impeccable et une parfaite maîtrise de l'idiome napolitain, dont les subtilités ont sans doute échappé à une large partie du public (et de la critique).
La jubilation ininterrompue, la pétillante inventivité des interprètes parviennent néanmoins, comme jadis pour

les lazzi des comici dell'Arte, à transcender l'obstacle potentiel du dialecte. Les récitatifs, dominants, laissent apparaître une flopée d'arias tour à tour pathétiques, comiques, mais aussi parodiques (comme dans le truculent duo du IIIe acte, « Core mio carillo »), la plupart du temps destinées à caractériser de manière réaliste et psychologique l'état d'esprit des personnages.

La distribution réunie pour cette résurrection est remarquable. Dans le rôle travesti du fugitif Carlo, sorte de Don Juan napolitain, **Francesca Aspromonte** se révèle magistrale d'assurance et de crédibilité, voix remarquablement projetée, et une présence scénique jubilatoire. Dans celui de Ciomma, courtisée par le vieux barbier Col'Agnolo, **Francesca Pia Vitale** déploie son beau timbre de bronze et une palette d'affects, dont témoigne la magnifique aria « Va, dille ch'è 'no sgrato », dont la syntaxe hachée, haletante, illustre son trouble et son embarras. Dans l'autre rôle travesti (volontaire celui-ci) de Belluccia, amante délaissée de Carlo, qui revient déguisé en homme sous le nom de Peppariello pour tenter de reconquérir son amant, Chiara Amarù convainc par sa voix et son abattage scénique, malgré son manque de fantaisie dans le jeu. Le profil funambulesque de **Raffaele Pe** qui campe un excellent Ciccariello, version théâtrale et lyrique du scugnizzo napolitain, est un pur bonheur : une aisance spectaculaire aussi bien dans la voix que dans le jeu élastique qui rappelle celui de maints personnages de la Commedia dell'Arte ; la frivolité du personnage le balance à son pathétisme, comme le révèle son superbe et célèbre air d'entrée, « Vorria areventare sorecillo », une chanson lancinante au rythme ternaire typique du style napolitain.

Héritière des nutrice vénitiennes, la Meneca d’Alberto Allegrezza se distingue



Mais l’attention du spectacle est portée principalement sur l’incroyable performance d’Alberto Allegrezza, extraordinaire Meneca, héritière des vieilles nourrices travesties vénitiennes. Sa présence écrase presque celle des autres, par son timbre coloré, virtuose et clair, son génie comique, sa gestuelle toujours au service des situations scéniques. Il se révèle également excellent flûtiste au point d’interpréter un concertato avec l’orchestre ; sa prestation exemplaire en fait le digne héritier de Pino de Vittorio, inoubliable interprète de ce répertoire et de

cette typologie de personnages. L'autre contre-ténor de la distribution, Filippo Mineccia, investit le rôle délicat et pathétique de Titta, également amoureux éconduit de Ciomma, dite Ciommetella. Ses nombreux airs langoureux (superbe « Che v'aggio fatto » du second acte), chantés avec une rare morbidezza, récompenseront à la fin sa ténacité, et il pourra jouir des faveurs de sa dulcinée. Le père de Belluccia, Filippo Mariano, capitaine d'une galère sicilienne (le seul rôle chanté en italien), a les traits et le beau timbre barytonant de Filippo Morace, menaçant comme il se doit dans son désir de venger l'affront fait à sa fille ; il débarque avec sa « galère » accompagné de son esclave turc Assan (impeccable Matías Moncada) et d'une petite esclave (interprétée avec espièglerie par Fan Zhou), ces derniers issus de l'Accademia della Scala. Enfin les deux rôles secondaires du barbier Col'Agnolo et du cuisinier de Meneca Rapisto, rôles néanmoins truculents, Antonino Siragusa et Marco Filippo Romano rivalisent de drôlerie, de gouaillerie et de génie comique, et le premier nous émeut dans sa superbe aria du deuxième acte « Nenna mia ».

Dans la fosse, les instruments anciens de l'Orchestre de la Scala couplés avec ceux experts de la Cetra Barockorchester, sont magistralement dirigés par Andrea Marcon. La fougue, la précision entomologique, le sens inné du théâtre, créent l'écrin idéal pour cette rareté qui méritait amplement d'être projetée sous les feux de la rampe. Ce soir, telle la lave du Vésuve présent en fond de scène, ce spectacle magistral a embrasé la froide cité lombarde.

CRITIQUE, opéra. MILAN, Scala, le 12 avril 2023. VINCI : Li zite ngalera. Orchestre du Théâtre de la Scala et La Cetra Barockorchester, Andrea Marcon (direction). Francesca Aspromonte (Carlo Celmino), Chiara Amarù (Belluccia Mariano), Francesca Pia Vitale (Ciomma Palummo), Filippo Morace (Federico Mariano), Alberto Allegrezza (Meneca Vernillo), Filippo Mineccia (Titta Castagna), Antonino Siragusa (Col'Agnolo), Raffaele Pe (Ciccariello), Marco Filippo Romano (Rapisto), Matías Moncada (Assan), Fan Zhou (Na schiavotella), Leo Muscato (mise en scène), Federica Paolina (décors), Silvya Aymonino (costumes), Alessandro Verazzi (lumières). Photos : DR / Scala de Milan

---

SAUMUR, FONTEVRAUD. 1ère Académie Les Chants d'Ulysse, conférences et concert final, jusqu'au 22 avril 2023

Le 14 avril dernier, a débuté la 1ère édition de l'Académie internationale créée par la soprano Patricia Petibon et l'hautboïste Héloïse Gaillard : Les

Chants d’Ulysse. Pendant une grande semaine, chaque stagiaire académicien y perfectionne son approche du métier, principalement cette année, celui du chanteur ; dans le sillon tracé par le voyageur antique, génie astucieux grâce auquel les Grecs purent finalement vaincre les troyens, l’artiste y découvre les clés pour devenir le héros de sa propre histoire. L’approche est exemplaire : elle réinvente la pédagogie et dans la transmission pluridisciplinaire, communique une autre vision sur le monde. L’artiste ainsi (r)éveillé exprime et partage un tout autre futur, d’autant plus salutaire dans le chaos mondial qui nous menace.

A Fontevraud et Saumur, Patricia

Petibon et Héloïse Gaillard réinventent l’artiste, nouvel acteur éclairé prêt à réenchanter le monde de demain…



Conférence avec le professeur spécialisé en communication **Romain Pomedio**, **Patricia Petibon** et **Héloïse Gaillard** / samedi 15 avril 2023 – Auditorium de l’Abbaye de Fontevraud (© classiquenews / PHI)

RÉFLEXION, EXPÉRIMENTATION…

L'Académie se déroule ainsi entre **l'Abbaye de Fontevraud** et le **Théâtre Le Dôme à Saumur** dont Héloïse Gaillard assure la direction artistique. A son initiative, les deux sites se trouvent ainsi associés et comme fusionnés autour d'un projet complet et visionnaire. L'enseignement élaboré de concert par Patricia Petibon et Héloïse Gaillard répond en tous points aux valeurs que défendent les deux artistes dans leur propre cheminement : la quête du sens, le travail de l'écoute, l'ouverture d'esprit à 360 degrés, la découverte aussi d'autres disciplines croisées à l'expérience artistique : la science, la littérature, le théâtre, le mime, l'improvisation… Voilà qui fait des Chants d'Ulysse, un cadre propice et un formidable terreau pour la réflexion et l'expérimentation. Des confrontations multiples jaillissent des prises de conscience fécondes : physicien / communicant / artistes ; metteur en scène / compositeur ; phoniatre / apnéiste ; clown / psychiatre… (voir le détail des conférences ci après).

Outre la question des enjeux dramatiques pour chaque air choisi (*qui suis-je quand je chante cet air ? Quels sentiments prennent corps alors ? vers quel caractère dois-je tendre du début à la fin ? Quel sentiment privilégier à l'adresse du spectateur ?* etc…), chaque interprète fait l'expérience de cette « métamorphose » dont parle Patricia Petibon. Le chanteur opère par son corps, cette transformation physique et psychique, déterminante pour comprendre tous les aspects de sa future vie d'artiste. C'est pourquoi l'Académie propose aussi chaque matin une séance de pilates, et plusieurs sessions de « théâtre physique ».



Chaque matin, réveil du corps et de l’esprit avec une séance de pilates
© classiquenews / PHI

L’enseignement de Patricia Petibon, pédagogue exceptionnelle, est à la source d’une offre pédagogique très large ; il invite le chanteur à trouver son « centre » sur la scène, à s’accomplir ; acceptant ses failles, son imperfection… Toute l’approche conduit le stagiaire à prendre conscience peu à peu de ce que sera son métier futur, des moyens pour le réaliser, du sens donné à son travail (respiration, technique, conception des rôles, réalisation scénique, mais aussi enrichissement culturel, curiosité, écoute…). On comprend bien que cette école hors normes n’est pas seulement un lieu d’apprentissage et d’élargissement des acquis… c’est surtout une école de la vie, des valeurs ; de la découverte de soi et

de son rapport aux autres.





Patricia Petibon, pédagogue, travaille avec chaque chanteur l'air qu'il a choisi d'incarner pour le spectacle de fin d'Académie © classiquenews / PHI

Vendredi 14 avril 2023 : HOMMAGE A ALIENOR D'AQUITAINE… L'Académie a été officiellement lancée par le programme « Destins de Reine », qui comprenait la création d'une nouvelle pièce, signée Thierry Escaich, partenaire fidèle de Patricia Petibon et dont le sujet était la figure d'Aliénor d'Aquitaine dont le gisant de pierre occupe la nef de l'église de Fontevraud. Héloïse Gaillard et son ensemble Amarillis étaient les complices de cette performance mémorable. Dans un

texte écrit par Olivier Py, la diva délirante, déjantée affirmait sa fascinante singularité, déployant des moyens vocaux insoupçonnés, occupant l'espace avec un aplomb incantatoire proche de l'hallucination. La nouvelle partition était ainsi donnée dans le réfectoire de l'Abbaye de Fontevraud, à quelques mètres de la sépulture d'Aliénor, source inspiratrice de premier plan.



Gisant d'Aliénor d'Aquitaine dans la nef de l'église de l'Abbaye de Fontevraud ; à ses côtés, son époux Henri II Plantagenêt (© classiquenews / PHI)



Alice Pierrot, Héloïse Gaillard, Patricia Petibon,… les instrumentistes d’AMARILLIS, aux saluts, après la création de « Destins de Reine », création présentée à l’Abbaye de Fontevraud, en ouverture de la 1ère Académie internationale Les Chants d’Ulysse (ven 14 avril 2023 – © Lucy Boccadoro



CONFÉRENCES PLURIDISCIPLINAIRES ET CONCERT FINAL. Patricia Petibon et Héloïse Gaillard favorisent la réflexion, en confrontant les savoirs, en particulier lorsqu'elles font de l'artiste, l'ambassadeur d'une conscience élargie, celui qui sensibilisé à tous les miracles que la science (entre autres) décrypte de la Nature, sait s'émerveiller de l'inconnu ; aux esprits petits et refermés, chaque séance ici célèbre la plasticité des cerveaux curieux qui savent mesurer (chanter) la fragilité et le miracle de notre monde.

Plusieurs conférences sont encore à l'affiche de **l'Auditorium de l'Abbaye de Fontevraud** (programmes et dates ci-dessous) – le concert final (au **Dôme de Saumur**, samedi 22 avril 2023, 17h) permet au public de découvrir les avancées des stagiaires au cours d'un concert « de restitution » où chacun pourra mesurer et s'enrichir encore des expériences multiples et des sensibilités invitées à se dépasser et à partager sur la scène. Incontournable.

Programme des conférences

Conférences tout public, du 15 au 19 avril 2023, à 18h30
Auditorium de l'Abbaye de Fontevraud
Réservations ici : https://bit.ly/40EtJlh

Samedi 15 avril à 18h30 – Conférence du physicien Etienne Klein avec le professeur spécialisé en communication Romain

Pomedio Communication extra verbale, expressions artistiques, images mentales, cerveau et cognition.

Dimanche 16 avril à 18h30 – Conférence du metteur en scène, comédien et directeur de l'opéra de Lyon, Richard Brunel et le compositeur, organiste et professeur au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, Thierry Escaich.

Lundi 17 avril à 18h30 – Conférence d'Elisabeth Fresnel, phoniatre, avec l'apnéiste professionnel Arthur Guerin-Bouëri – Le retour d'Ulysse et le chant des sirènes. L'air et l'eau, 2 éléments communs à l'apnéiste et au phoniatre.

Mardi 18 avril à 18h30 – Conférence Cécile Roussat, fondatrice de la compagnie les Ames nocturnes avec Julien Lubek, comédienne, clown et metteure en scène avec Raphaël Gaillard, normalien, psychiatre, chef de service du pôle hospitalo-universitaire de psychiatrie de l'hôpital Saint Anne et de l'Université de Paris

Mercredi 19 avril à 18h30 – Conférence de l'astrophysicien et cosmologiste Jean-Philippe Uzan avec le compositeur, professeur au Conservatoire national supérieur de Paris, Fabien Waksman

CONCERT DE CLÔTURE

Concert de clôture des étudiants de l'Académie Les Chants d'Ulysse

Samedi 22 avril 2023, Théâtre le Dôme Saumur à 17h – Ce concert de clôture, ouvert au public, sera proposé pour découvrir le travail des participants de cette première édition de l'Académie Les Chants d'Ulysse associant musique, mime, mise en scène et maquillage. INFOS et RÉSERVATIONS : https://saisonculturelle.agglo-saumur.fr/la-saison/les-chants-d-ulysse-academie-internationale-du-14-au-22-avril-2023

1ère Académie Internationale Les Chants d'Ulysse, Abbaye de Fontevraud et Dôme de Saumur, **jusqu'au 22 avril 2023**. PLUS D'INFOS sur le site du Dôme de SAUMUR : https://saisonculturelle.agglo-saumur.fr/la-saison/les-chants-d-ulysse-academie-internationale-du-14-au-22-avril-2023

PRÉSENTATION VIDÉO

Présentation vidéo Les Chants d'Ulysse, Académie internationale 14-22 avril 2023 :

Présentation des Chants d'Ulysse par **Héloïse**

Gaillard et **Patricia Petibon**, académie parrainée par **Olivier Py…** : quelles valeurs, quelles disciplines et quel apprentissage, pour quels profils ? etc… les dates, les lieux, le programme des conférences…

PREMIERE ANNONCE

LIRE aussi notre annonce préalable des CHANTS D'ULYSSE, 1ère édition 2023 : 14-22 avril 2023 – L'Ensemble Amarillis / Héloïse Gaillard et Patricia Petibon créent leur Académie internationale, parrainée par Olivier Py et dont la 1ère édition a lieu du 14 au 22 avril 2023, au théâtre le Dôme de Saumur et à l'Abbaye Royale de Fontevraud:

SAUMUR, FONTEVRAUD. Les CHANTS D'ULYSSE : 14 – 22 avril 2022. ACADÉMIE INTERNATIONALE, Patricia Petibon & Héloïse Gaillard

AGENDA : Patricia Petibon, soprano

30 septembre 2023 : Destin de Reines (reprise du concert créé à Fontevraud, au Festival d'Ambronay)

8 juin 2023 : Patricia Petibon autour du tableau scandaleux « **le Déjeuner sur l'herbe** » de Manet (qui est la femme nue, posant sans vêtements dans la peinture qui serait une version moderne du Concert Champêtre du Titien, conservé au Louvre ? Récital événement avec Susan Manoff, piano / Musée d'Orsay) / Mélodies de Poulenc, Canteloube, Satie, Bonis…

https://www.musee-orsay.fr/fr/agenda/evenements/patricia-petibon-soprano-susan-manoff-piano

---